

S E R M O N X.

LE DÉCOURAGEMENT SPIRITUEL.

Et ils ont dit : il n'y a plus d'espérance : c'est pourquoi nous suivrons nos pensées.

Jer. xviii. 12.

TELLE est la réponse qu'adressent à Dieu dans le secret de leur cœur un grand nombre d'hommes qu'il appelle fréquemment par la voix de leur conscience, par les invitations de sa Parole, par les dispensations de sa Providence, à revenir à lui. Il est trop tard. La voie du salut est trop étroite pour que je puisse maintenant y marcher. J'ai trop renvoyé d'y entrer. Aujourd'hui, je suis incapable de me convertir. Il n'y a plus d'espérance : c'est pourquoi je suivrai mes pensées, mes habitudes, mes voies ; je continuerai à vivre comme j'ai vécu. C'est à ceux qui tiennent ce langage que je viens m'adresser, en cherchant à leur montrer qu'il n'est jamais fondé.

Premièrement, il est des hommes qui ne sont pas sincères, lorsqu'ils prétendent que, pour eux, *il n'y a plus d'espérance*. Ils parlent ainsi : mais au

fond du cœur, ils ne pensent pas ainsi. Ne voulant pas se soumettre à l'Evangile, ils cherchent à se persuader qu'ils ne le peuvent pas. C'est ainsi qu'ils étouffent la voix de leur conscience, qu'ils dissipent les craintes que l'avenir leur inspire parfois, qu'ils justifient leur résistance à tous les appels de Dieu. Et l'on conçoit qu'à force de se répéter à eux-mêmes qu'il leur est impossible de devenir Chrétiens selon l'Evangile, ils parviennent à se le persuader, et trouvent dans cette conviction acquise à grand'peine une justification de leur négligence du salut. Mais ce qui prouve que cette incapacité prétendue d'embrasser l'Evangile est, chez eux, un prétexte et non une conviction sincère, c'est d'abord, que ce n'est pas après des efforts persévérans et infructueux pour s'amender qu'ils désespèrent d'y parvenir. C'est sans y avoir sérieusement travaillé, sans s'être examinés avec soin devant Dieu, sans avoir médité consciencieusement sa Parole, sans avoir sollicité par de ferventes prières le don de son Saint-Esprit, sans avoir fait des efforts habituels pour se repentir et pour croire en Jésus-Christ. Comment pourraient-ils être sincèrement convaincus qu'ils ne peuvent plus entrer dans la voie du salut ? ils n'ont jamais entrepris d'y faire le premier pas.

Le défaut de sincérité des hommes auxquels je parle se montre encore en ce qu'on les voit le plus souvent assez tranquilles sur leur état. Or, s'ils étaient convaincus qu'il n'y a plus d'espoir pour

eux, ils ne pourraient pas être tranquilles. Peut-on croire qu'on est menacé des plus redoutables jugemens de Dieu, qu'on n'a encore aucune part à sa miséricorde, et être tranquille ? Peut-on sans désespoir se croire perdu ? Et cependant ces hommes qui prétendent qu'il leur est impossible d'entrer dans la voie du salut, sont loin du désespoir. Ils jouissent de la vie ; ils s'occupent de leurs affaires ; ils prennent part aux joies du monde ; ils vivent par rapport à leur salut dans une sécurité rarement troublée : preuve certaine qu'au fond du cœur ils n'ont pas perdu toute espérance, et que l'incapacité qu'ils allèguent n'est qu'un prétexte auquel ils ont recours pour s'excuser à leur propres yeux.

Cependant ce prétexte, qu'ils imaginent pour se tranquilliser tout en négligeant le salut, pourrait, s'ils y regardaient de près, leur inspirer de salutaires alarmes : car il est si futile qu'il ne résiste pas à l'examen le plus superficiel, et qu'il s'évanouit devant les yeux de celui qui le considère avec quelque attention, comme un léger nuage disparaît aux premières clartés du matin. Un esprit droit, une conscience honnête, suffisent pour comprendre que cette prétendue incapacité de revenir à Dieu, sur laquelle on s'appuie pour demeurer loin de lui, n'est autre chose qu'un subterfuge de l'ennemi des âmes, que l'effet d'un aveuglement volontaire, qu'une grossière illusion dont on se repaît soi-même ! Quelle sécurité pouvez-

vous puiser dans une incapacité de vous soumettre à l'Evangile, à laquelle vous ne croyez pas réellement vous-même ? Supposé même que vous parveniez à y croire, votre cause n'en devient meilleure, ni en elle-même, ni devant Dieu. Dieu voit que vous vous abusez volontairement pour échapper aux avertissemens de votre conscience et aux appels de sa Parole. Et pensez-vous que ce grand Dieu, qui connaît par lui-même ce qui est dans l'homme, qui voit vos plus secrètes pensées, dont le jugement est toujours selon la vérité, se laisse abuser par ce qui vous abuse, et vous justifie parce que vous vous justifiez vous-même ? Pouvez-vous bien vous persuader qu'il admette en votre faveur une excuse qui est une impiété, une excuse qui ne va à rien moins qu'à le rendre lui-même responsable de la perte des pécheurs ? car Dieu en serait responsable, s'il exigeait des pécheurs une repentance et une foi, auxquelles, malgré tous les secours qu'il leur a donnés et tous ceux qu'il leur promet, il leur serait impossible de parvenir.

Ce n'est pas tout. Dieu voit le vrai motif de la résistance que vous lui opposez. Il voit que c'est parce que vous ne voulez pas vous convertir que vous vous persuadez commodément que vous ne le pouvez pas. Il voit que ce qui vous arrête, c'est uniquement l'amour du péché. Il voit que si vous méconnaissiez ses droits, que si vous foulez aux pieds son autorité, que si vous rejetez ses grâces,

c'est uniquement parce que vous préférez l'erreur à la vérité, le péché à la sainteté, le monde à Dieu ! Eh ! bien, dites-le-lui franchement, puisqu'aussi bien il le voit. Dites-lui : Seigneur, je sais que je devrais me repentir, croire à ton Evangile, prendre ta loi pour règle de ma conduite ; mais je ne veux pas m'y décider. Il m'en coûterait trop ; il faudrait trop m'abaisser, m'imposer trop de sacrifices. Je ne veux pas renoncer au monde. Je ne veux pas me singulariser. Je ne veux pas combattre mes passions. Je ne veux pas me reconnaître pécheur perdu. Je ne veux pas être sauvé uniquement par grâce. Je ne veux pas te consacrer ma vie. Je me trouverais trop malheureux. Mon âme n'en vaut pas la peine. L'éternité serait achetée trop cher à ce prix. Je continuerai à vivre comme j'ai vécu jusqu'à présent, et je me persuaderai aussi bien que je le pourrai que je ne peux pas faire autrement, et je compterai sur ta miséricorde, bien que je ne veuille pas marcher dans la voie de salut que tu m'as ouverte. Voilà le langage que vous devez tenir à Dieu, si vous voulez lui dire la vérité. Tenez-le-lui : peut-être sera-ce le moyen de vous faire comprendre la folie, le danger, le crime, d'une révolte si directe, si impie, si opiniâtre, contre votre Créateur et votre Juge ? Peut-être serez-vous enfin alarmés à la vue de votre incrédulité, de votre endurcissement, de votre légèreté, et n'oserez-vous pas mépriser davantage cette patience et cette longue attente de Dieu qui, depuis si longtemps, vous con-

vie à la repentance ? Quoiqu'il en soit, considérez attentivement que le grand Dieu du ciel et de la terre, le Tout-puissant, le Dieu qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie, vous adresse maintenant une voix de conversion et d'amendement ; qu'il vous somme, qu'il vous conjure de l'écouter ; que vous le devez, et qu'avec sa grâce, vous le pouvez. Comment échapperez-vous si vous négligez un si grand salut ?

Mais s'il est des hommes qui ne sont pas sincères, lorsqu'ils allèguent, pour justifier leur négligence du salut, qu'il n'y a plus pour eux d'espérance ; il en est aussi chez qui ce langage est sincère, qui sont réellement découragés relativement à leur état spirituel, et qui méritent dès-là même toute notre sympathie et tous nos encouragements. Travaillons à bander la plaie de ces cœurs froissés et brisés, de ces consciences travaillées et chargées, de ces esprits abattus, en y versant le baume de cet Evangile qui ouvre toujours à tous les pécheurs une voie de délivrance et de consolation. Dans ce but, examinons les principales causes de ce fatal découragement qui s'empare quelquefois de l'âme, et cherchons à montrer que, pour quiconque veut sincèrement revenir à Dieu, il n'y a jamais rien de désespéré.

L'une des causes les plus ordinaires de découragement, ce sont les rechutes. Vous étiez entré avec

sincérité dans la voie du salut. Après avoir déploré devant Dieu vos péchés, après avoir recouru avec foi au Sauveur, vous aviez déposé au pied de sa croix le fardeau de vos transgressions, et il avait fait retentir dans votre cœur ces paroles de miséricorde : *Va-t-en en paix ; tes péchés te sont pardonnés ; ta foi t'a sauvé.* Alors avait commencé pour vous une vie nouvelle. Vous vous étiez trouvé comme dans un monde nouveau, et vous vous étiez flatté qu'avec la grâce de ce Rédempteur adorable, auquel vous veniez de promettre amour, fidélité, dévouement, vous alliez marcher d'un pas toujours plus égal et toujours plus ferme dans la bonne voie. Dans votre ignorance de vous-même, dans la ferveur de votre zèle, plus ardent qu'éclairé, vous aviez pensé que le monde, que la chair et le sang, étaient en grande partie vaincus. Mais vous êtes retombé à plusieurs reprises dans des péchés que vous croyiez n'avoir plus à redouter. Le monde, la chair et le sang, ont remporté sur vous des victoires inattendues. Peut-être que, comme Pierre, vous êtes tombé lourdement, alors que vous croyiez n'avoir rien à craindre ; ou que, comme Démas, après avoir renoncé au monde, vous vous êtes laissé prendre de nouveau dans ses pièges ; ou que, comme les Israélites, vous êtes retourné aux idoles que vous aviez foulées aux pieds ; ou que, comme Judas, vous avez vendu votre âme pour un peu d'or. En un mot, vous êtes retombé dans un état spirituel, ou dans des

péchés qui vous paraissent incompatibles avec le caractère d'un enfant de Dieu, et avec la profession sincère de la foi. En conséquence, lorsque vous jetez un regard sur votre vie, lorsque vous sondez votre cœur, lorsque vous comparez, sous le point de vue spirituel, le présent avec le passé, vous êtes porté à vous écrier : il n'y a plus d'espérance. Ma foi n'était pas la vraie foi. Mon cœur n'était pas droit devant Dieu. Que deviendrai-je ?

Mon frère, à Dieu ne plaise que je veuille excuser votre faute, et vous cacher le danger que vous courez. Votre faute est grande, et votre danger grand aussi. Vous ne vous êtes pas assez défié de vous-même. Vous n'avez pas veillé comme vous auriez dû le faire. Vous n'avez pas prié sans cesse. Vous n'avez pas assez vécu au pied de la croix. Vous n'avez pas assez médité la Parole de Dieu. Vous n'avez pas prêté une oreille assez attentive à la voix de votre conscience. Vous ne vous êtes pas assez tenu en garde contre les fautes qu'on nomme légères ; et surtout vous n'avez pas recouru avec assez de foi et de persévérance à la force du Seigneur. Voilà, sans doute, pourquoi le Seigneur vous a laissé vous éloigner de lui. Toutefois, rien n'est encore désespéré pour vous. Le temps de la patience de Dieu dure encore ; et par cette patience le Seigneur vous convie encore à la repentance, et vous invite encore à être réconcilié avec lui. Si vous revenez à lui, il aura pitié de vous, comme il eut pitié de Pierre qui l'avait renié, et de ses autres

disciples qui l'avaient abandonné au moment du danger. Il met encore devant vous tous les trésors de sa miséricorde et toutes les richesses de sa grâce. Il vous fait encore annoncer son grand salut. Pourquoi désespéreriez-vous de ses compassions infinies ? Pourquoi ne vous efforceriez-vous pas de revenir à lui ? Pourquoi ne vous prosterneriez-vous pas devant cette croix de Christ dont la contemplation tend si puissamment à faire renaître la confiance dans notre cœur ? Pourquoi ne solliciteriez-vous pas le don de cet Esprit-Saint que Dieu vous promet encore ? Pourquoi ne renouveleriez-vous pas vos résolutions de vous soumettre à Christ, et d'espérer en lui ? Pourquoi ne sortiriez-vous pas sans délai de toute mauvaise voie, élevant vers le Seigneur un regard de supplication et d'espérance ? Vous savez qu'il *ne jette point dehors celui qui vient à lui, et qu'il peut toujours sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui.* Ces déclarations, ces promesses, vraies pour tous les pécheurs, ne seraient-elles pas vraies aussi pour vous ? Pouvez-vous croire que celui qui les a faites vous rejette si vous allez à lui, et vous laisse périr si vous vous approchez de Dieu par lui pour être sauvé ? Peut-il donner un démenti à sa Parole ? et cette parole, qu'il vous fait encore annoncer, ne vous dit-elle pas clairement qu'il vous attend et qu'il vous appelle encore ? Pourquoi donc, je le répète, n'y aurait-il plus d'espérance pour vous ? Celui qui a *tellement aimé le*

monde que de donner son Fils au monde, pour le salut des pécheurs, est-il devenu inexorable ? La médiation de ce Sauveur dont le sang crie paix et miséricorde, a-t-elle perdu son efficace ? et cet Esprit Saint qui change les cœurs, ne peut-il pas changer votre cœur ? Pourquoi donc n'y aurait-il plus d'espérance pour vous ? Il y a de l'espérance, si vous voulez vous humilier, croire, veiller, prier, combattre. Ne foulez pas cette espérance aux pieds. Croyez Dieu et sa Parole, et mettez sur le champ la main à l'œuvre. Plus de délais, plus d'irrésolutions ; fuyez la colère à venir ; embrassez le salut qui est en Christ. Il faut revenir à Dieu sans réserve et sans partage, ou périr.

Mais les rechutes ne sont pas la seule cause de ce fatal découragement qui porte l'homme à désespérer de son salut. Il provient souvent aussi d'une vue attérante, d'un sentiment accablant de la grandeur des péchés qu'on a commis. Ce même homme qui, pendant des années d'insouciance religieuse, avait regardé ses fautes comme d'innocentes faiblesses sans conséquence, est amené par les dispensations du Seigneur et par l'action de son Esprit à rentrer sérieusement en lui-même. D'une main toute-puissante, Dieu déchire le bandeau de fausse sécurité qui l'aveuglait. Il le force à se juger lui-même comme il ne s'était jamais jugé. Sa conscience, depuis si longtemps endormie, se réveille comme en sursaut. Sa vie se

présente à lui sous un aspect tout nouveau. Ses péchés sortent l'un après l'autre de l'abîme du passé, et il peut à peine en supporter la vue, tant ils lui paraissent nombreux, graves, inexcusables. Il lui semble impossible que des péchés si multipliés et si odieux, commis dans des circonstances si aggravantes, au milieu de la lumière révélée, en dépit de la voix de la conscience, et des avertissemens de Dieu, puissent être pardonnés, et il voit une effroyable condamnation suspendue en quelque sorte sur sa tête. Alors sort du fond de son âme bourrelée de remords et accablée d'angoisse, ce cri de désespoir : Il n'y a plus d'espérance. Je suis trop coupable. J'ai abusé de trop de grâces. J'ai trop provoqué la justice de mon Dieu. J'ai trop foulé aux pieds sa miséricorde. J'ai trop négligé son salut.

Mes frères, ce tableau n'est pas un tableau imaginaire. Ces paroles désolantes que nous avons mises dans la bouche d'un pécheur dont la conscience se réveille, nous les avons entendues sortir de la bouche de pécheurs auparavant tout aussi insoucians et tout aussi aveuglés que les pécheurs les plus insoucians et les plus aveuglés qui puissent se trouver dans cette assemblée. Il ne faut souvent pour faire passer ainsi un homme d'une folle présomption à un sombre désespoir qu'un trait lancé contre lui par la main du Très-haut, et sa fausse sécurité s'évanouit, comme une maison bâtie sur le sable s'écroule devant un torrent dévastateur.

Quel langage tenir à un tel homme ? Bénissez Dieu, lui dirai-je, de ce qu'il a daigné vous donner ce vif sentiment de vos péchés et de votre culpabilité, avant que vous soyez dans ce séjour de rétribution où il n'y a plus d'espérance, plus de Dieu de miséricorde à invoquer, plus de salut à obtenir. Sentez la grandeur de la grâce que Dieu vous a faite en vous supportant si longtemps, et en réveillant votre conscience endormie. A combien de vos compagnons de péché cette grâce n'a-t-elle pas été refusée ? Soyez donc profondément reconnaissant. Vous avez sujet de l'être. Et que cette bonté dont Dieu a usé envers vous, vous fasse déjà sentir que rien n'est encore perdu pour vous. En effet, si Dieu avait voulu vous ôter toute espérance, croyez-vous qu'il vous eût laissé dans ce monde ; qu'il eût troublé, comme il l'a fait, votre fausse sécurité ; qu'il eût réveillé en vous ce besoin impérieux de salut qui vous travaille, et qu'il vous fît encore entendre les appels de son Evangile ? Ne vous aurait-il pas plutôt laissé dans ce funeste aveuglement, dans ce sommeil de mort dans lequel vous étiez plongé, et qui vous menait à la perdition ? Pourquoi vous aurait-il alarmé à salut, s'il n'y avait plus de salut pour vous ? Pourquoi vous ferait-il soupirer après sa miséricorde, si les trésors de sa miséricorde vous étaient irrévocablement fermés ? C'est ainsi que la simple considération des voies de Dieu envers

vous peut déjà faire luire dans votre âme un rayon d'espérance.

Mais c'est surtout en fixant vos regards sur l'Evangile que vous pouvez reprendre courage, et sortir de l'abîme. Sans doute vous ne sauriez vous humilier trop profondément devant Dieu. Vous ne sauriez trop déplorer votre légèreté, votre endurcissement, votre incrédulité, votre amour du monde. Vous ne sauriez verser trop de larmes sur cette négligence criminelle du salut, sur cet inconcevable oubli de Dieu et de vos intérêts éternels, dans lesquels vous avez persévéré si longtemps. Mais, si vous vous condamnez ainsi vous-même, loin de vous désespérer, vous pouvez, vous devez espérer. *Quand vos péchés seraient rouges comme le cramoisi, ils peuvent être blanchis comme la neige ; ils le seront assurément, si vous saisissez avec confiance la main secourable que le Seigneur vous tend jusque dans l'abîme où vous êtes tombé. Dieu nous déclare lui-même qu'il a toujours pitié de quiconque revient à lui, qu'il pardonne abondamment, que ses pensées de miséricorde sont élevées au-dessus de nos pensées, comme les cieux sont élevés au-dessus de la terre.* Puisque vous avez appris à croire Dieu quand il vous dénonce une juste condamnation, ne le croirez-vous pas quand il vous déclare qu'il est *riche en miséricorde et abondant en grâce ?* Toute sa Parole annonce avec une clarté et une force irrésistibles qu'il n'est point de péchés, quelque

grands qu'ils soient, que Dieu ne puisse et ne veuille pardonner à celui qui revient à lui ; qu'aucun pécheur, quelque coupable qu'il soit, n'est exclu de la participation à sa miséricorde, à moins qu'il ne s'en exclue lui-même par l'impénitence ou par l'incrédulité. Vous n'en êtes plus exclu par l'impénitence, puisque vous connaissez et déplorez vos péchés. Voulez-vous vous en exclure en persistant obstinément dans l'incrédulité ? Combien cette incrédulité serait déraisonnable, injuste, offensante pour Dieu ! Vous croiriez un homme que vous auriez gravement offensé, quand il vous déclarerait qu'il vous pardonne ; et vous ne croiriez pas Dieu, le Dieu vivant et vrai, quand il vous déclare que, semblable au père de l'enfant prodigue, il ouvre son cœur à tous les enfans prodigues qui rentrent dans la maison paternelle !

Mais mes péchés, dites-vous, mes péchés si multipliés, si graves, si répétés, mes péchés que je ne peux pas me pardonner à moi-même, tout pécheur que je suis, comment voulez-vous que le Dieu saint et juste, qui a les yeux trop purs pour voir le mal, me les pardonne, sans renier sa sainteté et sa justice, sans sanctionner la violation de sa loi, sans abjurer les droits de son gouvernement moral qui demande que je sois puni ? Comment, mon frère ?—Pour l'amour du Sauveur qu'il nous a donné, et en vertu de son sacrifice expiatoire. En Jésus-Christ, *la justice et la miséricorde se sont entrebaisées*. “ *Christ nous a rachetés de la malédic-*

tion de la loi, quand il a été fait malédiction pour nous.” L’Eternel a fait venir sur lui l’iniquité de nous tous. “ Par son obéissance, plusieurs seront rendus justes.” Considérez ces choses, pécheur travaillé et chargé, et vous comprendrez que Dieu peut être juste, tout en justifiant celui qui a la foi en Jésus. Oh ! ne mettez-vous pas immédiatement votre confiance en cet adorable Rédempteur ? Ne serrerez-vous pas avec foi dans votre cœur froissé et brisé la bonne nouvelle du salut qui est en Christ ? Ne crierez-vous pas à Dieu du fond de l’abîme de votre misère, lui disant : *O Dieu ! Père de notre Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi, selon ta miséricorde : selon la grandeur de tes compassions, efface mes forfaits ; lave-moi de plus en plus de mon iniquité ; car je connais mes transgressions, mon péché est continuellement devant moi, et je regarde avec foi à ce Sauveur adorable dont le sang précieux, répandu sur la croix en rémission des péchés, prononce de meilleures choses que le sang d’Abel.* Oh ! que Jésus crucifié soit donc votre espérance, toute votre espérance, votre unique, votre ferme espérance, et l’espérance qui ne confond point sera dans votre cœur. Et alors, à tous les reproches de votre conscience, à toutes les accusations que prononcera contre vous cette loi de Dieu que vous avez violée, à toutes les terreurs dont la pensée de la justice divine remplira votre âme, à toutes les craintes que vous inspireront vos péchés, vous pourrez toujours opposer cette douce,

cette précieuse, cette réjouissante conviction : *Christ est mort pour nos offenses : il est ressuscité pour notre justification. Il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont en lui.*

Enfin, mes frères, ce fatal découragement qui paralyse l'âme dans la recherche du salut, et la laisse retomber sur elle-même en proie à une sorte de désespoir, provient souvent des fausses idées qu'on se forme de la voie du salut. Il est des hommes sincères et droits, qui, comprenant bien que le salut est *la seule chose nécessaire*, le poursuivent avec ardeur et persévérance dans une voie où ils ne rencontrent que désappointemens et mécomptes, la voie de la foi en leur propre obéissance. S'imaginant qu'avant d'oser concevoir l'espérance du salut, ils doivent se rendre dignes, ou du moins devenir moins indignes qu'ils ne le sont, de cette miséricorde infinie qui peut les en rendre participans, ils croient que, dans l'état spirituel où ils se trouvent, il serait présomptueux de leur part d'y mettre une confiance entière et immédiate, et qu'avant de pouvoir s'assurer sur les compassions de Dieu, il faut qu'ils y acquièrent quelques droits. Dès-là, c'est en eux-mêmes, dans leur repentir, dans leurs bonnes résolutions, dans leurs progrès, qu'ils placent essentiellement leur espérance. C'est sur le sable mouvant de la nature, et non pas sur le rocher de la grâce, qu'ils bâtissent. Il en résulte que plus ils sont sincères et consciencieux, plus ils sont

découragés et abattus ; car plus ils sont sincères et consciencieux, plus ils voient qu'il y a un abîme entre l'obéissance à laquelle ils tendent, et celle à laquelle ils parviennent en effet. Cette vertu chrétienne qu'ils voudraient trouver en eux-mêmes pour oser concevoir l'espérance du salut, elle semble fuir devant eux à mesure qu'ils la poursuivent. Plus ils s'efforcent d'obéir à la loi de Dieu, plus ils en comprennent l'étendue et la spiritualité, et plus leur conscience, devenant toujours plus délicate, les convainc de péché, et les décourage ; et ne voyant jamais naître dans leur âme l'espérance après laquelle ils soupirent, ils se désespèrent de plus en plus. Souvent même, lassés de tant d'efforts infructueux, fatigués d'une lutte sans succès, ils finissent par renoncer entièrement à la recherche du salut, et par se livrer sans résistance au monde et au péché.

Et à dire vrai, mes frères, tant qu'ils cherchent le salut dans cette voie, il est impossible qu'ils le trouvent : car ils le cherchent là où il n'est pas, là où, pour des pécheurs, il ne peut pas être ; et ils ne le cherchent pas là où il est, là où seulement des pécheurs peuvent le trouver. Combien je voudrais qu'il me fût donné de leur montrer leur erreur, et de les conduire dans la voie de la vérité et de la paix !

Votre erreur, ô vous, auxquels je m'adresse dans ce moment, n'est pas d'attacher trop d'importance à la vertu chrétienne, à l'obéissance, à la sanctifi-

cation. Dieu et sa Parole y attachent la plus haute importance. La sanctification est la santé de l'âme, le caractère distinctif du vrai Chrétien, le sceau de la foi, l'avant-goût des joies du ciel. Sans elle, *personne ne verra le Seigneur*. Mais la sanctification n'est pas le fondement du salut ; elle en est la conséquence. Elle n'est pas la racine de l'arbre ; elle en est le fruit. Elle n'est pas le moyen d'avoir part à la faveur de Dieu ; elle est la preuve que nous y avons part. Cessez donc de chercher le salut, en commençant par rechercher la sanctification ; mais recherchez au contraire la sanctification, en commençant par chercher le salut en Christ. En effet, ainsi que l'écrivait l'apôtre Paul aux Ephésiens : *Vous êtes sauvés par grâce, par la foi ; et cela ne vient point de vous ; c'est un don de Dieu ; ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie*. Voilà, en peu de paroles, mais en paroles divines, l'importante vérité que je voudrais pouvoir faire pénétrer dans votre âme. Le salut vient de Dieu, et non pas de l'homme. Ce n'est pas l'homme qui l'achète ; c'est Dieu qui le donne. Il est toujours une œuvre de la grâce de Dieu envers le pécheur, et n'est jamais une récompense que le pécheur puisse en aucune manière mériter. C'est l'obéissance parfaite de Jésus-Christ qui nous l'a acquis ; ce n'est pas l'obéissance imparfaite de l'homme qui peut jamais nous le procurer. Le pécheur le saisit, ce salut, comme pécheur, par la foi en Jésus-Christ, et non pas comme juste, par

ses œuvres. Ainsi comprenez-moi bien ; ou plutôt, comprenez bien l'Évangile. Le salut est une grâce, en ce que Dieu en a conçu le plan dans cet amour par lequel il a eu pitié du monde ; en ce que Christ l'a accompli par cette charité qui l'a porté à se sacrifier pour les pécheurs ; en ce que le Saint-Esprit seul en fait sentir à l'homme le besoin, et l'en rend participant, en l'amenant à la foi. Il est une grâce, enfin, ce salut, toujours une grâce, et rien qu'une grâce, quant à l'homme qui le reçoit, en tant qu'il ne peut jamais s'en rendre digne ; qu'il en est toujours entièrement indigne ; qu'il ne le mérite jamais, ni en tout, ni en partie ; ni au commencement de sa carrière chrétienne, ni à la fin ; ni sur la terre, où il le possède en espérance, ni dans le ciel, où il le possédera en réalité. Saint Jean ne le méritait pas davantage que le persécuteur Paul, que le brigand converti, que les péagers et les femmes de mauvaise vie. Voilà pourquoi les rachetés de Christ, parvenus à la possession de la gloire céleste, nous sont toujours représentés comme jetant leurs couronnes devant le trône de l'Agneau, et disant : *Le salut est de notre Dieu qui est assis sur le trône, et de l'Agneau : "à celui qui nous a aimés, et qui nous a lavés de nos péchés par son sang, soit la gloire et la force aux siècles des siècles."*

Vous donc qui avez cherché le salut en vous-mêmes, et qui ne l'avez pas trouvé, cherchez-le en Dieu, et vous le trouverez. Vous qui l'avez cherché

comme une récompense, et qui ne l'avez pas trouvé, cherchez-le comme une grâce, et vous le trouverez. Vous qui l'avez cherché en travaillant à vous en rendre dignes, et qui ne l'avez pas trouvé, cherchez-le en vous en reconnaissant indignes, et vous le trouverez. Vous qui l'avez cherché dans votre imparfaite obéissance, et qui ne l'avez pas trouvé, cherchez-le dans l'obéissance parfaite de Jésus-Christ, et vous le trouverez. Vous qui l'avez cherché par vos œuvres, et qui ne l'avez pas trouvé, cherchez-le par la foi, et vous le trouverez ; et quand vous l'aurez trouvé, au lieu de ce fatal découragement qui accablait votre âme et paralysait vos efforts, naîtra dans votre âme une vive, une réjouissante, une glorieuse, une sanctifiante espérance. Alors, mais seulement alors, commencera pour vous une carrière d'amour, de dévouement, d'obéissance véritables ; alors, mais seulement alors, devenus *enfants de lumière*, parce que Dieu aura répandu dans votre âme, par son Esprit, la lumière de son salut, vous pourrez *marcher dans la lumière*, et *faire luire votre lumière devant les hommes*, afin que voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père céleste. Amen.